

# Répétition, itération

Sonia Chiriaco

Je propose de distinguer itération et répétition, comme nous y a invités Jacques-Alain Miller le 30 juin dernier, lors de la conversation sur l'autisme. « Pour Freud – disait-il – la répétition, ce n'est pas ça, ça rate et ça se répète ; l'itération, à l'inverse, c'est tellement ça... La répétition, c'est la différence (tandis que) l'itération supprime l'Autre. » Cette distinction est un artifice précieux qui va nous permettre d'éclairer les deux plans sur lesquels se situe nécessairement le parcours analytique.

Cet artifice surmonte une autre distinction, à savoir celle que fait Lacan entre les deux modes de la répétition repérés à partir des catégories aristotéliennes : dans l'*automaton*, qui obéit à l'ordre symbolique, le même est associé à l'homéostasie, tandis que la *tuché*, qui n'obéit à aucune loi, dérange le sujet en faisant irruption sans prévenir.

Vous avez reconnu, dans ce dernier mode, le réel inassimilable du trauma freudien qu'aussi bien Lacan fait valoir dans son tout dernier enseignement. « C'est une répétition qui vient trouver la tranquillité de l'ordre symbolique »<sup>1</sup>, relève J.-A. Miller.

Freud, avant Lacan, s'est confronté à ces deux modalités de la répétition.

Comme vous le savez, il a repéré très tôt le phénomène de répétition – dès 1895 – et ce justement à partir de la structure du traumatisme qui se constitue en deux temps, avec le phénomène d'après-coup qui lui est constitutif. Plus tard, dans son texte « Remémoration, répétition, perlaboration »<sup>2</sup>, il fait de la répétition la cause de l'aggravation fréquente des symptômes au cours du traitement psychanalytique ; il touche là une butée dont il ne s'apercevra que bien plus tard qu'elle ne peut se résorber.

Pour ce Freud de 1914, le sujet cherche l'éternel retour d'une supposée satisfaction qui aurait eu lieu en une époque révolue et il interprète la répétition

comme la recherche de traces liées à une perte. Cette recherche du plaisir, jamais satisfaite, cet éternel retour du ratage, c'est cela le moteur de la répétition.

En 1920, les rêves traumatiques et le jeu du Fort-Da lui signalent l'existence d'une compulsion de répétition « qui se place au-dessus du principe de plaisir »<sup>3</sup>. Sa conclusion sera d'ailleurs radicale : « Le principe de plaisir semble être en fait au service des pulsions de mort. »<sup>4</sup>

Dans le travail analytique lui-même, quelque chose de la répétition résiste toujours. Freud finira par traduire cet écueil en réaction thérapeutique négative, puis en restes symptomatiques à la fin de l'analyse.

On le voit, le « ce n'est jamais tout à fait ça » au principe d'une répétition qui pousse le sujet à poursuivre indéfiniment un objet perdu, croise un « c'est le même qui revient » dont le trauma est la marque.

Pour le Lacan des quatre concepts fondamentaux, la répétition ne se produit que parce que la rencontre est toujours manquée. « Nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe. »<sup>5</sup> dit-il. Mais ce qui fonde la puissance de la répétition, c'est que le réel se trouve derrière l'*automaton*. La *tuché*, c'est le réel comme rencontre, ce dont Freud a rendu compte avec ce qui du traumatisme insiste toujours. Dans le *Séminaire XI*, nous trouvons donc aussi bien la pulsion qui demande du nouveau – on ne répète jamais pareillement – qu'un circuit pulsionnel qui se reproduit indéfiniment à l'identique parce qu'il rate l'objet. Enfin, au-delà du ratage, on aperçoit que ce circuit-même est gros d'une jouissance qui ne peut se résorber ni ne rate son but.

On discerne alors comment la répétition vise la recherche d'une jouissance à jamais perdue et bute toujours sur l'insatisfaction qui oblige à recommencer, mais aussi comment dans cette itération même, la réitération du même, se glisse la jouissance. Cette jouissance du même, c'est ce que Lacan appellera plus tard le Un de jouissance.

Sonia Chiriaco est psychanalyste à Paris, membre de l'ECF. Elle est Analyste de l'École en exercice.

Exposé présenté lors de la soirée des AE à Paris sur le thème « Le symptôme-itération et le corps ».

- 1 Miller J.-A., « L'orientation lacanienne, L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, cours du 19 janvier 2011
- 2 Freud S. « Remémoration, répétition, perlaboration », La technique psychanalytique, (1914), Paris PUF p. 105-115.

3 Freud S. « Au-delà du principe de plaisir », 1920, Essais de psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 63.

4 *Ibid.* p. 114.

5 Lacan J. *Le Séminaire* livre. XI. « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » (1964) Paris Seuil p. 53.

« Le sujet est heureux – dira-t-il dans *Télévision*. – C'est même sa définition puisqu'il ne peut rien devoir qu'à l'heur, à la fortune autrement dit, et que tout heur lui est bon pour ce qui le maintient, soit pour qu'il se répète. »<sup>6</sup>

J.-A. Miller nous a montré comment l'addiction est à la racine même du symptôme : « on boit toujours le même verre une fois de plus... C'est en ce sens que Lacan a pu dire qu'un symptôme est un *et cætera*. »<sup>7</sup>

Dans son trajet, l'analysant se cogne inévitablement à ces deux aspects de la répétition que je viens rapidement de survoler.

Je reprendrai quelques points de mon parcours en gardant pour fil rouge cette distinction répétition / itération.

## Premier point : La traversée du fantasme

C'est ce franchissement qui m'a fait apercevoir, en les désarticulant, les éléments épars qui s'étaient agglutinés pour constituer le fantasme : la peur d'être découverte et son envers, « disparaître pour être désirée », selon une formule qui condensait la série des identifications, une phrase traumatique de l'enfance – « On t'a désirée quand on a su que tu allais mourir » –, une double nomination, déguisement parfait pour cacher/montrer, des moments fugitifs d'épuisement où le corps ne répondait plus ; l'objet regard, présent à tous les étages, faisait fonctionner le système afin de reproduire à l'infini une même jouissance : faire battre inlassablement la pulsion de mort et la vie qui s'en arrache.

Si l'on suit le dernier Lacan, le fantasme n'est qu'une élucubration qui donne sens au réel pourtant foncièrement hors sens. C'est d'ailleurs la répétition qui le fait fonctionner : à un premier niveau, on repère qu'il s'agit d'une répétition signifiante, la répétition insistante de signifiants puisés dans l'histoire.

Ainsi, la phrase traumatique a-t-elle été un point fixe – une fixation, dirait Freud – autour duquel s'est construit un fantasme nourri d'identifications mortifères. Mais une fois franchi, il n'apparaît plus que comme un échafaudage qui tentait d'assembler des éléments hétérogènes, à savoir un réel inaccessible, l'objet regard, et l'Autre en tant que le désir est le désir de l'Autre. Car dans le fantasme, l'Autre est toujours impliqué ; ici, il s'agissait de me faire disparaître pour l'Autre et d'être désirée par l'Autre. La dialectique du cacher-montrer et son corrélat d'angoisse, les équivalences signifiantes entre disparition et mort,

sont venues se concentrer, se resserrer autour de cette phrase traumatique dont j'ai déjà fait apercevoir les deux faces, mortifère et de désir.

Pourtant, comme on le voit ici, il n'y a pas que de l'imaginaire et du symbolique dans le fantasme, mais aussi une pure répétition du trait, une pure itération. C'est en cela que Lacan dit qu'il est « une fenêtre sur le réel ». <sup>8</sup> En l'examinant de près, on y distingue bien cette répétition qui l'alimente parce que ce n'est jamais ça, et l'itération parce que ça jouit, l'itération du Un de jouissance, ce réel dont le fantasme lui-même porte la marque.

Ce qui continue de réitérer après que le sujet s'est séparé de son fantasme, c'est cette jouissance la plus opaque, sans Autre, réduite à sa plus simple expression.

## Ceci m'amène à mon deuxième point

Dans cet espace que J.-A. Miller a nommé « outrepassé » et qui me semblait alors infini, est survenu le rêve qui m'a propulsée vers la sortie. Sans en reprendre ici le texte, je noterai simplement que le signifiant « ormeau » qui y est apparu, entraînant avec lui une cascade d'équivoques, m'a fait toucher, une fois le sens tari avec l'analyse, la pure matérialité du signifiant, sa « motérialité ». C'est bien à un nouvel usage des mots, et de la lettre, que j'avais affaire.

Je n'en prendrais vraiment la mesure qu'après une dernière interprétation de l'analyste : « Ecrivez sur la peur d'être bête ».

Si je l'isole, c'est qu'il s'agit là d'une interprétation qui vise directement le *sinthome*, qui démonte la défense plus qu'elle ne la dérange, pour reprendre des termes utilisés par J.-A. Miller dans sa conférence à Buenos-Aires. Comme toute interprétation, celle-ci n'apparaît ainsi qu'après-coup, par ses effets en chaîne qui ont entraîné la conclusion de l'analyse ; ainsi, le signifiant ormeau, surgi du rêve, m'a mise face à l'équivoque foncière du langage ; ce witz a ramené, par l'acte de l'analyste, un souvenir précoce qui se rapporte lui-même au traumatisme de *lalangue*.

Je le rappelle brièvement : fredonnant une chanson dont je ne comprenais pas le sens, j'avais attrapé un mot, « l'hirondelle », que je trouvais délicieux, et le rire de mon père avait fusé, entraînant avec lui celui de l'assemblée familiale : car l'hirondelle n'était qu'une « rondelle » ridicule qui me donna aussitôt envie de disparaître de honte. Avant même l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, cette bévue venait de me faire découvrir l'équivoque à mes dépens. Mon monde en fut bouleversé.

6 Lacan J. ; « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, avril 2011 p. 526.

7 Miller J.-A. « Lire un symptôme », *Mental* n°26, Eurofédération de psychanalyse, p.58.

8 Lacan J. « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Autres écrits*, p. 254.

(Cité par J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne, L'être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, cours du 2 février 2011).

Le texte qui fut la conséquence de cette ultime interprétation est une sorte de conte qui dévoile que l'écriture n'était pas que défense, mais aussi jouissance. C'est l'interprétation de l'analyste qui, ici, a touché le réel inclus dans cette pratique de l'écriture. L'hirondelle n'est elle-même qu'un soubresaut, un souvenir-écran, la répercussion d'une onde de choc, un écho du choc du langage sur le corps, qui dénude le *sinthome*.

Il a donc encore fallu l'acte de l'analyste pour que je m'aperçoive comment l'équivoque radicale dévoilée par le rêve de l'ormeau, avait non seulement retourné mon rapport à l'écriture, mais aussi laissé entrevoir « la percussion du corps par le signifiant. »<sup>9</sup>

Cet « écrivez » de l'analyste, équivaut à un « manipulez le *sinthome* » après que le « hors mots » m'a définitivement sortie de cette fascination pour les mots ordonnés impeccablement, ces mots qu'une longue analyse avait d'ailleurs déjà bien dérangés.

Ce qui a fait trauma dans les premiers jours de vie reste bien sûr insaisissable ; on en retrouve seulement la trace dans la phrase traumatique équivoque ; le souvenir de l'hirondelle n'en est qu'un éclat. C'est une manifestation sauvage, mais accessible, du traumatisme de *lalangue*.

La fin de l'analyse et la nouvelle fonction de l'écriture qu'elle a produite font valoir qu'il y a d'autres usages possibles du trauma. Cette nouvelle alliance avec les mots m'a conduite à jouer autrement de l'écriture que lorsqu'elle était là pour contenir l'angoisse, mais la jouissance qu'elle recèle perdure.

Si le *sinthome* est si difficile à cerner – dit J.-A. Miller – c'est parce qu'il n'est pas une représentation... ni une image... ni un fantasme... ni même une idée... « On ne peut pas dire ce que c'est, on peut seulement dire que c'est. »<sup>10</sup>

## Dernier point

Il concerne cette expression « qui-vive », qui a surgi dans ce qu'on appelle la passe 3, alors que j'évoquais le désir de l'analyste, dont on sait maintenant qu'il n'est jamais un désir pur. J'ai pu dire que ce signifiant m'avait fait entrevoir, en un éclair, qui me fit d'ailleurs vaciller, ma position de toujours. Il est la forme la plus simple, la plus condensée que mon inconscient ait trouvée pour dire l'insaisissable choc produit par le signifiant sur le corps à l'avènement de la vie. Si ce « qui-vive » est bien une position inaugurale et invariable, il est aussi une production de l'analyse. Il m'a fallu en effet accomplir ce long parcours semé

d'embûches pour que je puisse reconnaître, par-delà les symptômes et la répétition douloureuse qui m'avaient amenée à l'analyse, cette pulsation vitale qui me faisait avancer, sursauter, désirer et j'en passe... Derrière le réel qui nous encombre, il y a... le réel.

Le « qui-vive » est pure itération qui indique à la fois ce qui a changé en se vivifiant avec l'analyse et ce qui ne change pas.

« Le *sinthome* – dit J.-A. Miller – c'est le réel et sa répétition ». <sup>11</sup>

9 Miller J.-A. « L'orientation lacanienne, L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, cours du 25 mai 2011.

10 *Ibid.*, cours du 18 mai 2011.

11 *Ibid.*, cours du 9 février 2011.